

LES
AMBITIONS DE FARAUDE

PAR M^{LE} ZÉNAÏDE FLEURIOT

CHAPITRE XIII

Le lendemain matin, Jules et Henriette se réunirent selon leur habitude dans l'antichambre, et Henriette annonça à Jules qu'elle venait de jeter un coup d'œil sur la lettre que le colonel écrivait à madame, son retour était annoncé pour le lendemain.

—Et cette Faraude n'est pas renvoyée, dit-elle en grinçant des dents, et la voilà peut-être pour bien longtemps ici à présent qu'on lui donne la liberté de ses bigoteries. C'est enrageant, car vous comprenez bien, M. Jules, que nous n'avons qu'à nous résigner à jeuner, et lorsque nous devrons payer les frais de la soirée là-haut, nous en serons de notre poche.

—De notre poche, répéta Jules, alors nous encourons le risque de mourir de soif. Cette bretonne imbécile ne s'en ira donc jamais. Je croyais que vous aviez trouvé un moyen nouveau d'indisposer madame contre elle.

—Oui, mais je pensais avoir huit jours au moins devant moi.

—Quelques jours de plus ou de moins ne feront rien à l'affaire.

—Oh ! si, madame étant toujours sur le point de nous soupçonner. Heureusement que j'ai mis la main hier sur un cordon bleu. Madame est la paresse même. Rien qu'à l'idée d'avoir à chercher une domestique, elle jette les hauts cris. C'est la femme la plus niaise et la plus capricieuse que je connaisse. Mais elle est si vaniteuse avec cela qu'on en vient tout de même à bout. Elle veut toujours passer au-dessus des autres, et elle est si jalouse de la femme du général que, rien qu'en prêtant des paroles aux gens de cette maison, je la fais tourner comme une girouette.

—Eh bien ! pourquoi n'obtenez-vous pas le renvoi de Faraude ?

—Mon Dieu que vous êtes impatient, vous qui ne vous donnez aucune peine. Cela serait fait il y a longtemps sans le colonel. Mais j'ai découvert quelque chose qui va si bien les mettre toutes les deux en disputes, qu'il faudra que notre bigote cède la place.

—Mademoiselle Henriette, vous avez de l'esprit comme au théâtre, dit le jeune soldat avec une admiration sincère. Votre nouveau moyen, s'il vous plaît ?

—Eh bien ! c'est d'obliger Faraude à changer ce costume de paysanne, auquel elle tient tant, et qui est si ridicule.

—Je ne me la figure pas autrement, pourtant, dit l'ordonnance. Et vous croyez qu'une chose de si petite importance amènera le renvoi que nous désirons ?

—J'en suis à peu près sûre. Il y a déjà bien longtemps que je travaille madame à ce sujet, en lui disant que jamais cuisinière de bonne maison n'a été ainsi vêtue à Paris, et qu'on prend partout Faraude pour une vachère en voyage. Elle est très ébranlée ; elle a même acheté un châle qui commencera le déguisement ; malheureusement, je n'ai pu encore faire intervenir les gens du général. Allez donc tantôt flâner par là, M. Jules, et tâchez de faire causer sur le costume de Faraude. Il n'en faudrait pas davantage pour monter madame, et comme j'ai en ce moment une très bonne cuisinière sous la main, le départ de notre bigote ne causerait aucun embarras. Mais n'oublions pas que le mois de cette Faraude finit demain et que le colonel arrive après demain.

—J'irai, dit Jules ; mais je ne vous promets pas

de vous apporter quelque renseignement utile. Je ne crois pas que les gens du général aient jamais vu Faraude. Puisque vous inventez si bien, inventez encore ce qu'ils auraient pu dire.

—C'est-à-dire prenez toute la peine et le profit me restera. Non, M. Jules, il faut que vous m'aidiez en ceci, ou bien je vous plante-là. On dit comme ça que le soldat qui remplace Guillaume est très gentil. Ne me poussez pas à bout. Je peux bien mentir un peu à madame, qui est vraiment bête comme une oie ; mais j'aime mieux arranger à ma manière une chose qui a un fond vrai. Elle sonne, il me semble... oui... je vais voir un peu ce que c'est et je reviens.

Elle ouvrit une porte, souleva une portière et s'approcha tout doucement, à petits pas, de sa maîtresse, assise devant une table à écrire.

—J'ai un billet à faire porter chez le général, Henriette, dit-elle, Jules est-il là ?

—Non, madame.

—Quel flâneur ! Il n'est jamais à son service. Pouvez-vous y aller ?

—J'ai mis la belle maline de madame dans l'eau d'empois, impossible de ne pas la repasser...

sante de ma cuisinière. Cependant, je reconnais que son costume n'est pas possible à Paris. Il faut qu'elle en change, je lui en faciliterai les moyens, mais il faut qu'elle en change.

—Elle ne voudra pas, madame, elle se moquera bien de vos ordres là-dessus.

—Taisez-vous, mauvaise langue. Avez-vous là tout prêt le châle que j'ai acheté pour elle.

—Il est dans l'armoire du couloir.

—Prenez-le et allez le porter à Faraude en lui disant que j'ai une commission à lui faire faire, et que je désire qu'elle modifie son costume aujourd'hui même. Ce châle déjà lui donnera une autre tournure.

—Et je puis lui prêter un de mes chapeaux, si madame le permet.

—Certainement, allez vite, elle m'a parue mieux disposée ces jours-ci, et il faut en profiter pour l'amener à changer un costume qui n'est pas du tout comme il faut.

Sur cette réflexion absurde, Henriette s'empressa de quitter la chambre. Elle fit une courte halte dans le corridor, une autre dans l'encoignure qui lui ser-

vait de garde-robe, et elle descendit dans la cuisine, un châle sur le bras et à la main une sorte de loque de tulle noir à laquelle pendaient deux tronçons de plumes et une horrible grappe de lilas.

Elle tomba en quelque sorte sur Faraude qui, assise, plumait un poulet, tout contre la porte de l'escalier, le plus loin possible du fourneau toujours allumé qui entretenait dans l'appartement une chaleur extrêmement malsaine.

—Eh bien ! vous m'avez fait peur, dit-elle, en reculant sa chaise ; vous avez le cœur bien gai, il paraît, pour sauter des m. rches comme cela.

—Non ; mais je suis pressée. Vous connaissez madame, elle n'a pas plus de patience qu'il ne faut. Aussi voilà qu'il lui a pris une idée de vous faire tout de suite changer de costume. Elle veut que vous alliez porter une lettre chez le général, avec ce châle dont elle vous fait cadeau et avec ce chapeau.

Faraude repoussa les deux objets que lui tendait Henriette.

—Sommes-nous au mardi-gras, dit-elle, pour nous amuser à des déguisements ? Voyons, madame veut-elle rire ou faites-vous vous-même une plaisanterie ?

—Madame veut, sans rire, que vous changiez de costume.

—Jamais.

—Madame m'a recommandé de mettre ce châle sur vos épaules et ce chapeau sur votre tête. Allons, enlevez vite cette coiffe qui vous donne l'air d'une nonne.

Elle avait levé la main comme pour enlever la coiffe de Faraude.

D'un coup sec, Faraude la lui rabattit.

—Je ne sais pas ce que signifie ceci, dit-elle, c'est sans doute un tour

de votre méchanceté ; mais je vous le dis, je ne changerai pas un pli à mon costume. Madame m'a prise comme cela, elle me gardera de même.

—Elle ne vous gardera pas si vous refusez.

—Nous verrons bien.

—Oui ou non, voulez-vous obéir à madame ?

—Pour mon changement de costume, jamais.

—Comment ! s'écria Henriette d'un ton de persiflage, vous ne préférez pas ce beau châle à ce petit mouchoir pointu qui vous descend à la taille ?

—Non, j'aime mieux mon mouchoir.

—Et vous n'aimez pas mieux ce joli chapeau à plumes que votre coiffe de gros tulle ?

—Ma coiffe me préserve du froid, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle est inventée. Pour se fourrer un pareil fichu sur la tête, il faut avoir perdu la raison, et je comprends que vous empruntiez ses chapeaux à madame.

—Enfin, vous refusez de lui obéir, s'écria Henriette, que toute allusion à ce qui ne lui aurait jamais été pardonné exaspérait.



Et vous avez eue la petite vérole. (Voir page 55.)

—Eh bien ? envoyez Faraude.

C'est ce qu'attendait la rusée soubrette. Elle baissa les yeux, soupira et, laissant tomber ses paroles une à une :

—Madame ne voudrait pas, madame ne sait pas comme les gens du général sont moqueurs et très mal intentionnés quand il s'agit de la maison de madame.

—Je ne comprends pas, Henriette. En quoi la commission que je fais faire regarde-t-elle les gens du général ?

—Ce n'est pas la commission, madame, c'est la commissionnaire. Je suis très blessée de ce qui se dit sur la maison de madame. M. Jules vous dirait bien aussi, comme moi, qu'on se moque du costume de Faraude et qu'on n'appelle plus la cuisine de madame que la basse-cour du colonel.

Mme Bellardin rougit de colère.

—Dieu ! que ces gens sont impertinents, dit-elle ; on a bien raison de dire : tels maîtres, tels valets. Au fait, il m'importe peu que cette valetaille plai-